

CHAPITRE 1

Autoroute Bruxelles-Anvers (juillet 2046)

Il inspecte la serrure et constate qu'il s'agit d'une porte G-Block. Dans une poche de sa mallette bourrée d'outils et posée sur le sol dans le hall, il saisit un mince carré de plastic dur, l'insère puis le fait glisser entre le chambranle et la porte, tous deux blindés, pour que joue le pêne, qu'il se rétracte et que s'ouvre la porte. Tenant le pommeau de la main droite, il secoue le portail tandis que son autre paluche fait glisser le plastic de haut en bas. Le barillet semble gigoter. Une, deux, trois fois. La paroi s'ouvre enfin ! Devant moi se dresse la grande table en chêne du hall, massive et rassurante, et sur le mur les masques africains familiers. J'avais claqué la porte de l'appartement en laissant la clé dans la serrure intérieure...

J'aurais pu rouvrir moi-même. Je connais le procédé et dispose des outils nécessaires. Mais à

l'instant de mon acte distrait, ma voisine de palier Alina sort de chez elle en compagnie de son cocker noir Amaury. Impossible de dévoiler mes talents cachés : cette petite bonne femme blonde et joviale raconterait illico la scène à tous les habitants de l'immeuble. Ses grands yeux bleus, couverts d'une dose de mascara digne d'un militaire camouflé, m'auscultent immédiatement puis elle me saisit le bras, me pince et m'attire avec autorité :

– Oh ! Vous avez un problème, ma douce. Venez chez moi.

J'aboutis dans son salon et m'assieds sans broncher sur une chaise contre la table à manger, un repaire aux couleurs chatoyantes, tous les dégradés de bleu s'y disputent les murs avec des bibelots excentriques propres au folklore brésilien. Je reçois un café crème et des pralines à la pistache. Elle me fourre sous le nez un carnet d'adresses abondamment griffonné, pointant du doigt le serrurier de l'immeuble. Manifestement, elle n'use pas d'un carnet contenu dans un smartphone. J'appelle, explique mon cas, l'homme arrivera dans une heure, je raccroche et ma voisine débute sa gazette : on entend la dame du troisième lorsqu'elle copule avec son masseur, affirme Alina. Ce n'est pas tant l'acte que le type de sons émis qui la dérange – des couinements mélancoliques, pas du tout une belle jouissance, prétend-elle. Et sans transition, elle ajoute :

« Heureusement que Monsieur Padsel quitte la copropriété la semaine prochaine. »

– Ah, il déménage ? dis-je sans enthousiasme.

– Non, il divorce, poursuit ma voisine. Il battait sa femme, rendez-vous compte, Madame Apari, et celle-ci boit beaucoup : elle passe le plus clair de son temps dans un état d'ébriété avancé. Whisky, vin rouge, tout lui est bon. Sans doute pour oublier... Pas comme la vieille Madame Maupuis, une autre histoire, paix à son âme, elle paraissait pourtant très comme il faut. Alina ponctue ses exclamations de mouvements de mains indignés. Oui ma douce, Madame Maupuis était très riche mais chaque matin, elle comptait ses sous puis rangeait tout dans un énorme coffre en acier qui trônait au coin de sa chambre. J'ai appris qu'elle volait des rouleaux de papier-cul lors de ses visites à Madame Travers, qu'elle minutait montre en main ses appels téléphoniques et demandait plutôt qu'on la rappelle ; elle trafiquait aussi les vieux calorimètres des radiateurs en plaçant les tubes dans le frigo avant le passage des contrôleurs.

– Oui, je comprends, Alina.

– Vous ne savez pas tout, ma douce : au dernier étage, une suédoise loue à présent l'appartement et en dessous de chez vous, c'est une noire.

– Voyons Alina, les gens ont bien le droit d'être noirs ou suédois. Et même les deux à la fois.

– Oui bien sûr... On sonne, ce doit être votre serrurier. Je me sauve, il faut sortir Amaury sinon il se lâchera sur le parquet.

Je paie l'homme de métier, me voici chez moi, je m'assieds dans le long fauteuil en cuir rouge, m'agrippant des deux mains au siège, un signe de fatigue. Je ferme les yeux et songe à Alina mais un vertige me prend. Je soulève doucement les paupières, les meubles autour de moi semblent flous. Les deux tapis ronds se déforment. Tout baigne dans une chaleur ouatée, des démangeaisons me prennent à la gorge que je gratte vaguement. J'ai l'impression de chevaucher un poney rouge à l'encolure aubergine. Si le fauteuil devient canasson, que dire de la table en verre et ses quatre chaises en cuir qui virevoltent, ou des tableaux de petits maîtres belges – la plupart membres du Groupe Nervia, me répétait toujours ma mère. Le paysage d'arbres en Forêt de Soignes au soleil par Frans Depooter vire au surréalisme : les troncs serrés des bouleaux sur la toile se transforment sous mon regard ébahi en étui à cigarettes d'où sortent de fins cylindres blancs. Le portrait du grand-père par le peintre Navez se met en mouvement et ricane. Les lignes cristallines du sujet abstrait selon Lismonde s'incurvent bizarrement, se tordent, vibrent et se dilatent pour exploser dans un souffle violent. Le collage mécaniste et coloré de Joan Marti se désagrège.

« Assez, je n'en peux plus ! Que se passe-t-il ? »
 Les bustes de Ianchelevici s'agitent à leur tour et les visages brillent tout à coup d'un éclat vif et goguenard. Le dessin de Jacob Smits perd son atmosphère paisible et ses personnages rondouillards glissent hors du

cadre comme de gros scarabées pour s'asseoir sur la table basse du salon ; la femme de cette gravure retire en tremblant sa capuche et me sourit en tripotant nerveusement ses lèvres puis fixe les bibliothèques.

Ces dernières, à ma grande satisfaction, demeurent immobiles. Les livres, la littérature, la science, sont-ils les seuls à résister dans cet univers pris de folie subite ? J'ai toujours jugé les livres dotés de personnalités propres, ce sont des êtres vivants, des choses situées entre les règnes végétal et animal, un peu comme les champignons. Tout cela finira mal, mon crâne va éclater, que se passe-t-il ?

Un goût de médicament sur le bout de la langue me réveille, je mordille ma lèvre supérieure, ma tête est lourde, j'essaie de bouger, de soulever les paupières, ai-je encore deux yeux ou sont-ils sortis des orbites, une odeur grasse de nourriture exotique m'emplit insidieusement les narines. J'ouvre brutalement les yeux, je lèche spontanément la peau de mon poignet et le goût du sang envahit ma bouche. Suis-je blessée ? Je me tiens dans une posture étrange, pliée à l'extrême, sur le transat du balcon face aux jardins de ville, derrière mon immeuble du Boulevard Saint Michel. Je suis à Bruxelles, chez moi. Quelle heure est-il ? Les tourterelles roucoulent et trois corneilles volent jusqu'au marronnier, l'été s'enfonce dans une chaleur étourdissante, humide et lourde. Quelqu'un arpente à grands pas la cour des garages. Je tente de

me lever, je tombe et cherche à tâtons un meuble dans la cuisine, je ne rencontre qu'un pied de chaise pour m'agripper et tenter de me relever. Mais je m'écroule à nouveau par terre.

– Merde ! Bien joué, ma salope !

À présent, personne ne pourra plus me convaincre du contraire : malgré ses airs de sainte Nitouche, ma voisine Alina est une espionne, elle me traque et pour une raison inconnue, a jeté un puissant somnifère dans mon café, lorsque nous attendions le serrurier. D'où mes divagations de tout-à-l'heure. Voici des mois qu'on habite le même palier : depuis combien de temps espère-t-elle une occasion de me mettre hors service durant quelques heures ? Et pourquoi ? Des micros parsèment-ils dorénavant mon appartement ? Mais elle pouvait facilement les installer en mon absence. Quoi d'autre ?

Il commence à pleuvoir, des gouttes énormes, une averse que j'évite de justesse en rampant dans la cuisine jusqu'au bahut peint en rouge par ma mère, aujourd'hui décédée. Tout un passé de petite fille joyeuse m'envahit le cœur. Les pluies tombent toujours droites en Belgique. Toujours ? Les arbres des jardins se tiennent stoïques sous l'averse, ou peut-être joyeux, eux aussi ? Je dois me ressaisir et poursuivre mon enquête sur la tribu.

Je vis un moment de flânerie un peu trivial en observant un couple se peloter à l'arrière d'une

berline. Je crois reconnaître des amis, Jacques et Françoise. J'attends à Charleroi, devant le bâtiment du Palais de Justice que débute la dernière audience du Tribunal civil prononçant la garde alternée de Marc, le fils de Ralph et Laurie, divorcés depuis un an mais toujours en procès à propos de l'enfant. Les parents sortent enfin, très agités et se disputant à nouveau. Laurie m'aperçoit et me mitraille du regard. Les caprices des humains m'exaspèrent, cette obsession de sa propre psychologie, ce narcissisme morbide... Laurie et Ralph sont des gosses trop gâtés, et le petit Marc en paie le prix. Quelle dose de crétinisme chez l'espèce humaine ! Et quel envahissement d'ego sans intérêt. Tout le monde doit s'exprimer, paraît-il. La majorité n'a rien à raconter, ils devraient plutôt la fermer. Je suis misanthrope ? Soit. Mais j'ai raison. Qu'ils la bouclent à propos d'eux-mêmes et prennent conscience de la planète en danger. C'est la priorité. Qu'ils demeurent en silence et contemplent le monde. Une dernière fois, avant le déluge.

Debout, assis, couché. Seul face à la pluie qui tombe, au merle qui vocalise, à la fraîcheur qui monte, aux nuages qui passent. On parle et discourt à l'infini, on manifeste, on dénonce, on crie, on hurle. À quand le silence ? Je veux dire : un silence paisible, pas celui qui tue mais celui qui renforce. Les mots sont des êtres vivants ; leur usage n'est pas anodin. Parfois il faut dire, mais il aussi pouvoir se taire. Oui, l'humain se caractérise par le langage articulé... Parfois je me demande si c'est un bien ! Vraiment, les humains sont devenus trop bavards et plus assez contemplatifs.

Pourquoi ne pas demeurer avec simplicité où l'on est, regarder le ciel, un vol d'oiseaux, les arbres, un chat qui s'échappe, un insecte immobile. Écouter le vent ou la pluie. Sentir le bois d'un meuble au salon, toucher la peau d'une pomme. On peut parler, certes. On peut aussi se taire et intérioriser la chose.

Oui, pour le petit Marc, il s'agit d'autre chose. Rien de terrifiant mais une négligence chronique du père, dit la mère, qui oublie des rendez-vous ou ne vêtit pas toujours l'enfant de manière adéquate. L'accusation de Laurie est-elle vraie ? Ou se sert-elle de l'enfant pour abattre le père ? Comme lui-même dénigre la mère depuis longtemps. Le tribunal reporte encore sa décision, demande des compléments d'enquêtes sociales sur la vie des parents et des tests psychologiques pour l'enfant. Tous, ils rendront fou et vicieux le petit Marc ! Quelle humanité...

En quittant Charleroi et le repas du soir préparé par Laurie – un délicieux potage aux courgettes agrémenté de Mascarpone et cumin – j'ai enfourché ma moto, foncé sur l'autoroute vide jusqu'à Bruxelles, que j'ai contournée par le ring puis je dépasse Anvers et me dirige vers les Pays-Bas. J'observe ce chemin rapide à l'architecture particulière. Entre les deux bandes de circulation de sens opposés, un gigantesque espace de nature couvre une surface équivalent à plusieurs dizaines de terrains de football alignés l'un derrière l'autre. Cinquante kilomètres incongrus de nature sur le milieu de l'autoroute reliant Bruxelles à Anvers. Dans les années 1970, on pensait élargir cette autoroute mais rien n'a heureusement surgi, pour le plus grand

bonheur des oiseaux et des petits rongeurs. On dirait une masse noire que je longe en moto. Mais des lumières discrètes percent de temps en temps à travers cet amas sauvage : voilà ce que je voulais vérifier, on m'avait bien informée. Il paraît qu'une « tribu » s'est installée récemment dans cette forêt improvisée.

Je m'arrête sur l'aire de repos de Brecht, ouverte 24h sur 24h, où subsiste un café dont le décor n'a pas changé depuis les années 70. On entre dans un bocal aux parois délavées, la couleur orangée des murs s'effrite, les verres griffés semblent perdus sur les tables au plastic jaunissant. On s'attend à voir surgir de vieilles vedettes de cinéma pour s'attabler au bar, s'installer sur les tabourets au cuir craquelé alignés et fixés au sol, commander une canette de bière, et résumer en quelques mots leur mal-être à l'adresse de la serveuse, décatie elle aussi, avant de se replier définitivement sur eux-mêmes, bercés par les rythmes nasillards des Rolling Stones. Des guirlandes de fleurs en tissu ornent les présentoirs au dessus du bar ; d'autres décorations s'entrecroisent le long des baies vitrées. De l'autre côté du corridor, l'entrée de toilettes puantes demeure ouverte face au coin réservé au magasin où s'entasse un bric-à-brac étonnant et poussiéreux. Au sommet d'un piédestal de maçonnerie : des bouteilles d'eau, des chips, des chocolats affichent leur prix sur des étiquettes écornées et faussement joyeuses. Un chien au pelage cendré, élimé, portant un foulard vert en guise de collier, dort et rêve en agitant les pattes. Aucun client ne trouble l'atmosphère fatiguée mais sereine du lieu.

Il me fallait tirer les choses au clair. La serveuse disparaît dans la cuisine et les deux routards croisés en arrivant remontent dans leurs camions. Je fronce les sourcils et bondit à l'extérieur. Personne ne pourra me renseigner. Je décide de traverser le parking et j'arrive au bord de l'autoroute, déserte à cette heure de la nuit. Je m'élanche pour rejoindre cette bande centrale et dans ma course, je perçois seulement le frottement soyeux du cuir de ma combinaison de motarde. J'y suis, le cœur battant, les sens en éveil. Que vais-je découvrir ici ? Quelqu'un pousse un cri, on m'égratigne au couteau, l'éraflure atteint la main. Puis j'entends rire dans mon dos, une poigne solide quoique maladroite maintient mes bras en arrière et me donne de petits baisers à la file dans la nuque. Une odeur de transpiration cuivrée s'exhale de ce coin sombre. Plus loin, la verdure se retire et l'espace semble plus lumineux. Je me dégage et me retourne vivement : l'homme se tient face à moi, chantant à mi voix et m'indiquant la lune d'un bras tendu vers le ciel pâle. Il fredonne en français des rengaines d'un autre âge, où les sanglots et les troubles du cœur se mêlent aux serments éternels devant un clair de lune. Des histoires de vertus sacrifiées, de vénération superbes, de femmes infortunées, d'hommes anonymes au regard pur et au courage sans faille. Un chant bizarre pour un tel endroit.

Je souris, le chanteur n'hésite pas un instant, m'enlace et m'allonge sur la terre. Pourquoi je me laisse entraîner, je ne le sais pas : l'homme est vraiment maladroit, j'aurai facilement pu lui échapper et même

l'abattre. Sans doute cette curiosité, si puissante en moi... Je chute comme une feuille. Il sent fortement la mer, ses cheveux sont coupés très courts. J'aperçois vaguement une chose ronde et verte sortant de son oreille, un bijou ? La braguette de son pantalon déjà ouverte, son pénis se colle à mon ventre. Avec vigueur, il enlève ma peau de cuir comme on dépiaute une bête après la mise à mort, écarte mes cuisses et engouffre sa langue dans ma fente. Il se retire aussi vite et se retrouve sur les genoux, attrape mes pieds pour les embrasser, en lécher les orteils. Il saisit mes hanches et m'attire à lui, me pénètre brusquement et commence son va-et-vient. Il m'a sans doute blessé l'ouverture mais mon excitation dépasse le dégoût. Un halètement rauque, quelques spasmes, le mâle se retire encore, me retourne, me maintient sur le ventre en caressant un téton du sein. Je sens un doigt fourrager près de la raie des fesses et envahir à nouveau mon sexe. Sous mon nez, à terre, la vue de deux préservatifs usagés accroît ma répulsion en même temps que la chaleur de mon con. Je mouille abondamment. Tout à coup, l'homme cale mes reins contre son bassin et répète le mouvement brutal. Une douleur intense envahit mon dos et mon ventre. Je ne suis plus qu'un trou. Mon visage est en feu. L'homme velu s'active en grognant, je crie, il accélère, il soulève mon corps afin de m'embrocher plus profond. Sa violence me glace et je hurle mais je le laisse poursuivre, il agrippe mes cheveux et me fourre la tête dans la terre tout en continuant avec ardeur sa besogne. J'ai le temps de revoir la lumière pisseuse du café sur l'aire de repos

avant de jouir de concert avec lui puis de m'évanouir. Quelques minutes plus tard, je me réveille, vaseuse. Je suis seule. Je rampe un instant, remonte mon pantalon et m'écroule derechef.

Prenant conscience de ma position couchée, je sens une planche rigide et dure dans mon dos. On m'a allongée sur une table du bar. Qui a poussé la folie jusqu'à retraverser l'autoroute à pied pour me ramener ici ? Une femme aux cheveux jaunes me sourit avec compassion. Une lassitude m'envahit, je referme les yeux.

Espoir, désespoir, mouvement double qui me fait tanguer en avançant. Mes oreilles sonnent, les paroles lancées dans la pièce me paraissent incompréhensibles, tout bourdonne autour de moi. L'homme ignorant demeure assis sa vie durant et ne voit que les choses devant lui tandis que le sage est debout et regarde le monde. Lequel des deux chausse le matin des pantoufles, lequel des bottes ? La réponse est moins évidente qu'on le croit. Mon esprit divague encore. La serveuse penchée sur moi parle d'abondance mais je ne comprends toujours rien.

– Quand tu parles aux gens, m'a dit l'homme velu, on sent chez toi une sorte de bonté. Pourquoi m'a-t-il chuchoté cela après avoir copulé rudement avant ma perte de conscience ? Qui est-il ? Membre de la « tribu » ? Bonté... C'est faux. Plus de simplicité, plus de rigueur. Il faudrait aimer avec profondeur,

abandonner la nonchalance, voilà où je voudrais en arriver. Comment dépasser cette sensibilité malade aux choses, aux êtres, ce recul devant l'engagement dû plus à l'émotivité, je crois, qu'à la lâcheté... Ces actes qu'on accomplit à coup d'une volonté sans cesse chancelante. Je perçois en moi un sens aigu du sacré et ce besoin – souvent tourné en dérision – de creuser en profondeur, toujours... Mais aussi cette attirance vers l'indolence, cette horreur de la contrainte, cette présence intense du corps, de la chair avide de jouissance, si terriblement attachée aux plaisirs.

Je demeure étendue sur la table, trop accablée pour me relever. J'ai l'impression de remuer une petite boue tiède. Il règne un climat unique dans ce café. Je ne mérite pas ce qui m'arrive. Pourquoi ce fardeau sur mes épaules ? Quand ai-je décidé d'enquêter à propos de cette histoire de tribu et de pandémie ?

Dans les yeux de la femme penchée sur moi, il y a une lumière poétique et légère, une insouciance, une bienveillance... Est-il possible que les choses n'aient en somme que si peu d'importance ? Moi, chaque événement me déchire et me traverse comme une épée et leur marque reste en moi. Je me sens faible. Les autres se montrent terribles, lourds, médiocres, étouffants, puissants à force d'opacité, comme un mur est puissant... Par la fenêtre, je vois se lever le soleil derrière un brouillard bleu et froid. Sentir, sentir, sentir encore ! Attention, pour le moment, je vis trop dans la sensation. La femme du café me secoue, je la fixe puis le visage familier de Max apparaît, qui me sourit, ironique et cordial, comme d'habitude.

C'est moi-Alice, qui raconterai la suite, je dirai fidèlement ce que Rose m'a transmis. Du moins, je chroniquerai les épisodes essentiels de ces évènements étranges.
